

partient de la rendre utile ou néfaste, mais nous ne devons pas oublier que tout ce que nous faisons, soit en bien soit en mal, laisse son empreinte, ou profonde ou légère, dans la vie des autres.

Il se présente des époques critiques dans la vie des peuples comme dans la vie des êtres humains. Une nation peut s'enorgueillir de son développement, de sa prospérité phénoménale, mais elle ne doit pas méconnaître le danger qui peut en résulter ; une voix s'élevait il y a peu de temps pour nous rappeler que, dans l'énorme croissance des intérêts matériels, il ne faut pas perdre de vue le secret de la vie d'une nation, qui réside dans sa valeur intellectuelle et morale. Chaque jour nous voyons autour de nous progresser les idées matérialistes et se propager le culte du veau d'or. Des existences entières sont consacrées à l'acquisition des richesses, et c'est à peine si, à de longs intervalles, on en distrait quelques minutes pour les employer à la satisfaction des besoins du cœur et de l'esprit, qui, seuls, peuvent ennoblir la vie. Trop souvent la doctrine des jouissances matérialistes a été prêchée, et elle a fait trop d'adeptes, mais ceux-ci oublient que "l'esprit est la mesure de la valeur d'une nation par rapport à l'humanité."

Ici encore, la femme trouvera une superbe occasion de combattre pour son pays. L'esprit est développé, enrichi et affermi par l'éducation ; chaque mère de famille a le devoir et l'honneur de jeter les fondations sur lesquelles les autres construiront ; si ces fondations sont solides, à elle en reviendra tout le mérite, mais aussi le blâme lui sera dévolu, si l'édifice s'écroule par suite du manque de consistance des matériaux qui en forment la base.

De prime abord, tout cela semble d'un accomplissement facile, mais l'on s'apercevra bien vite que le sentier est rude et hérissé d'obstacles et que les plus robustes y trébuchent et tombent ; mais ils se relèveront, plus riches d'expérience, plus fermes dans leur résolution d'atteindre le sommet, l'esprit joyeux et l'âme fière quand ils parviendront au but assigné à leurs efforts.

Elsie Reford.

Traduit de l'anglais par S. Durantel.

Sympathie d'Hiver



Jean de Canada

UN matin de fin de décembre, en repassant sous les grands marionniers déjà glacés du parc, — qui, en mai, laissaient tomber sous nos pas, tels des flocons de neige, les odorants pétales de leurs fleurs splendidement blanches, — j'en rencontrai un tout chargé de moineaux grelottant... Alors, je fus étonné d'apercevoir, ainsi posés sur le même arbre, ces bandes d'oiseaux, qui avaient passé l'été, soit à s'aimer dans l'isolement égoïste de leur nid, soit à se quereller, de temps en temps, dans les allées... Car les moineaux sont un peu querelleurs, et j'ai déjà eu le regret d'assister à quelques-unes de leurs querelles... d'amoureux, qui sait?... Or, ce matin-là, j'étais tout à la fois content et navré de trouver ces essais d'oiselets frileux comme unis par une sorte de sympathie, qu'aurait fait naître, entre eux, leur commune souffrance.

Comme le gel de décembre fait les oiseaux se presser les uns contre les autres ; la misère hivernale rapproche les hommes. Et il est bien vrai, en effet, que l'hiver est la saison d'une aimable fraternité : il fait trop froid pour haïr. Il est donc très différent de l'été : celui-ci apporte l'indifférence et met, entre nous, comme l'espace d'un abîme ; celui-là, au contraire, est plus conciliant et semble avoir pour devise : "Sympathie!..." Mais, cette sympathie paraît exister surtout parmi les pauvres, car rien ne lie comme le même dénuement.

Comme j'ai vu, un matin de fin décembre, blottis dans le même marionnier, des myriades de moineaux,

je voudrais voir réunis, en grand nombre autour du même arbre de Noël, miséreux et fortunés, et prouver par là qu'il n'y a pas seulement les communautés de misère qui créent la fraternité humaine.

Jean de Canada.

Noël de Pellegrin

(1701)

Cher Enfant qui viens de naître
Ah ! que ton amour est doux !
Loin de nous punir en maître,
Tu viens t'immoler pour nous,
En Toi seul le monde espère,
C'est pour nous que de ton Père
Tu ressens tout le courroux.

Ah ! que ta propre justice
Pour Toi s'arme de rigueur !
Elle frappe un Dieu propice
Pour servir un Dieu vengeur ;
Pour avoir trop de clémence
Tu ressens trop de vengeance,
Ton amour punit ton cœur.

Il n'est point de créature
Qui ne s'arme contre Toi
On dirait que la nature
Méconnaît son divin Roi ;
C'est ton père qui l'anime
À punir de notre crime
L'auteur même de la loi.

La saison la plus cruelle
T'asservit à ses frimas,
A son Maître elle est rebelle
Elle n'en fait plus de cas.
Contre le Sauveur du monde
On entend le vent qui gronde,
Tout m'annonce le trépas.

Malgré la toute puissance
Tu gémis dans un berceau
Tu ne reçois la naissance
Que pour entrer au tombeau.
Ah ! faut-il que la mort même
Contre son Maître Suprême
Usurpe un droit si nouveau ?

C'en est trop, Dieu tout aimable,
Nous devons, à notre tour,
Puisque ton amour t'accable,
Expirer pour Toi d'amour,
Fais que tes divines flammes
Brûlent, dévorent nos âmes
Et s'augmentent chaque jour.

Par dessus toute chose, soyez bon ; la bonté est ce qui ressemble le plus à Dieu et ce qui désarme le plus les hommes. — R. P. Lacordaire.

◆◆◆

La discrétion du cœur n'a pas besoin de raisonner le silence, elle le préfère sans trop même savoir pourquoi. — Mme Swetchine.